Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 18 (1917)

Artikel: Une opinion française sur la neutralité Suisse
Autor: Girardin, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750473

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE OPINION FRANÇAISE SUR LA NEUTRALITÉ SUISSE

Le 30 mars dernier, devant la Chambre française, M. Eugène Tardieu prononçait un important discours, dont nous détachons le passage suivant, qu'il n'est pas inutile de remettre sous les yeux des agités ou des impatients:

„La Suisse seule, se conduisant en véritable neutre, n'a demandé aux deux groupes de puissances belligérantes que les matières et les produits nécessaires à ses propres besoins industriels" (Ovations à la Suisse).

Cette déclaration est d'une importance particulière, tant à cause de la personnalité de l'auteur que des circonstances du discours (M. E. Tardieu demandait aux Alliés de rendre plus étroit le blocus du côté des Pays-Bas et des Etats Scandinaves, et sa motion fut approuvée à l'unanimité), et ces paroles dictées par la justice pourraient servir d'épigraphe au dernier livre de M. Turmann.[1])

Nombreux sont les ouvrages parus ces temps-ci et relatifs à la neutralité suisse et à son rôle pendant la guerre; mais peu auront eu le mérite d'une objectivité aussi sincère et d'une compréhension aussi large des difficultés d'une neutralité qui, de politique et de militaire qu'elle était avant tout au début, est devenue, par la force des choses, d'ordre surtout économique; peu auront mieux servi la cause du rapprochement qui doit s'affirmer dans l'après-guerre. L'ouvrage comprend deux parties bien distinctes, qui n'ont entre elles d'autre lien que ce qui fait justement le fond de l'âme suisse: d'un côté l'élan qui la porte vers les manifestations de la charité et de la pitié, — c'est toute la première partie: L'aide aux victimes, — de l'autre le respect absolu du droit, la résistance à des impulsions ou à des préférences, qui porteraient les uns ou les autres vers tel ou tel belligérant, et c'est le thème de la deuxième partie: Les difficultés économiques d'une neutralité politique.

Sur cette aide aux victimes, nous serons brefs; ce qui en fait le mérite, c'est la simplicité et la sincérité; ce sont vraiment „les notes d'un témoin"; ce qui ajoute à l'intérêt, c'est que ce

[1]) Max Turmann, *La Suisse pendant la guerre, L'aide aux victimes. Notes d'un témoin français. Les difficultés économiques d'une neutralité politique.* Paris. Perrin. In-16 fr. 3.50.

témoin est Français et que sa déposition a d'autant plus de poids pour le jour, proche, où toutes ces émotions vécues au jour le jour seront l'objet de recherches critiques, et où on en écrira l'histoire. Par le ton d'émotion qui anime certaines pages, ces passages de rapatriés, ces convois de réfugiés feront le digne pendant des scènes qu'a décrites Noëlle Roger dans ce livre émouvant: *Le cortège des victimes.*

Le rapprochement de ces deux noms, dont l'un appartient à Genève et l'autre à Fribourg, évoque la façon originale dont chacune de nos cités suisses a apporté sa contribution à l'œuvre collective de charité, a compris son devoir et son rôle dans le frémissement d'entr'aide qui a couru à travers toute la Suisse. Genève et Fribourg ont tenu à honneur, chacune dans le sens de son esprit et de ses traditions séculaires, à attacher leur nom à quelque création originale: à Genève a vu le jour, dès le mois d'août 1914, „l'Agence des prisonniers de guerre," à Fribourg, „la Mission catholique suisse," qu'a secondée si activement „l'Association internationale de la Protection de la jeune fille"; les autres villes ne restent pas en arrière; à Zurich, c'est le „Bureau zurichois pour la recherche des disparus"; à Lausanne, le „Bureau international féministe"; à Bâle, la „Commission des otages"; à Berne, le „Bureau de secours aux prisonniers"; dans nos sept Universités enfin, „L'Oeuvre Universitaire des étudiants prisonniers de guerre". Tant de noble émulation dans le bien a ses origines, il faut le reconnaître, dans l'œuvre dont on célébrait, le 22 août 1914, le cinquantenaire, dans cette „Croix Rouge" qui a essaimé depuis dans tous les pays du monde, même en Turquie, et dont Marcel Dunand avec G. Moynier furent les nobles initiateurs. Si cette internationale de la pitié et de la charité, la seule qui sorte intacte de la guerre, a vu le jour à Genève, ce n'est pas pur hasard, et M. Bernard Bouvier a récemment utilisé ses souvenirs de famille pour montrer dans quel milieu à la fois altruiste et mystique avait jailli cette flamme de charité organisée qui a allumé l'incendie dans l'édifice désuet de la charité à fond d'individualisme.

Si le cœur tout seul et la reconnaissance parlent dans ces premières pages, l'économiste reprend ses droits dans les dernières: sobres, précises, bien informées, formant un dossier complet à l'usage de ceux qui feront l'histoire de la situation économique

de la Suisse pendant ces trois années difficiles, au cours desquelles elle a eu à faire face à la lutte pour le pain.

Voici ce qu'il s'agissait de faire comprendre en dehors de ce pays: la condition économique de la Suisse ne se présente pas seulement sous cette forme simpliste, que des voisins bien intentionnés sont tentés de considérer toute seule: la nécessité du ravitaillement quotidien en blé et en autres produits alimentaires; non, le ravitaillement de l'industrie, en fer, acier et surtout charbon, est au premier plan des préoccupations d'un pays plus industriel qu'agricole. Il a donc besoin des deux belligérants à la fois, et sa politique économique doit être de faire appel à l'un et à l'autre tant que l'équilibre des importations n'est pas détruit en faveur du plus résistant à l'épuisement.

On pourrait même faire remarquer que ce n'est que peu à peu que ce collier de contrainte a été resserré autour du cou de la „libre Helvétie". Au début, on ne pouvait rien prévoir, ni la durée de la guerre, qui allait mettre hors d'usage à la longue le matériel roulant, ni les pertes en hommes (dès maintenant une dizaine de millions d'invalides) qui allaient raréfier la main-d'œuvre, ni surtout la pratique de la guerre sous-marine, et sa poursuite sans trêve ni égards ni pitié, qui a bouleversé de fond en comble — l'a-t-on assez remarqué en Suisse? — toutes les possibilités de ravitaillement envisagées en temps de paix.

Supposons que la guerre sous-marine n'existe pas, et des deux termes de cette dépendance que signale avec force M. Max Turmann, l'un au moins n'existerait pas non plus: la dépendance envers les empires centraux. Il était entendu à l'avance que la France autoriserait, en cas de guerre européenne, le transit à travers son territoire des blés d'Amérique; cet accord avait été négocié, justement au printemps 1914, entre les autorités fédérales et l'attaché français à Berne, le colonel Pageot; dès le 21 août 1914, on vit arriver en gare de Renens le premier convoi de wagons français (on sait que, les trains mettant 6 jours aller et retour, il ne faut pas moins de 1200 wagons pour assurer ce service). Mais la sujétion actuelle envers l'Allemagne, par rapport au charbon, au fer et à l'acier, personne ne pouvait la prévoir, du moins si impérieuse. En effet, le premier pays producteur dans le monde, ce n'est pas l'Allemagne, ce sont les Etats-Unis. On sait d'autre

part que le transport par mer, à travers l'océan, représente peu de chose en temps habituel, si bien que le blé des Grands Lacs et même de la Plata arrive à Marseille presque aux mêmes conditions que celui de Roumanie et de Russie. Que si la proximité de l'Allemagne, et le moindre prix du transport, à cause de la moindre distance, représentait pour la Suisse une petite différence de prix en faveur des matières premières allemandes, cette différence devrait être aujourd'hui compensée, et au-delà, par l'accroissement des prix en Allemagne, faute de main-d'œuvre et d'huile à graisser, et par suite du moindre rendement d'ouvriers mal nourris. Il nous paraît donc que, dès la seconde année de la guerre, les arrivages des Etats-Unis en matières premières auraient dû équilibrer sur le marché suisse ceux de l'Allemagne. Remarquons que pareil fait s'était produit vers 1900, dans des conditions analogues, au cours de la guerre du Transvaal, pendant laquelle le charbon américain avait eu accès aux ports européens, au détriment du charbon anglais.

Pourquoi ce renversement dans les importations, qui aurait eu pour conséquence l'affranchissement de la Suisse par rapport aux empires centraux, ne s'est-il pas produit? La suite en eût été la levée du tribut que la Suisse paye à ses voisins de l'Est sous forme de „Compensations". C'est un effet de la guerre sous-marine, et cet effet n'est pas fortuit, il a été voulu avec le reste. La guerre sous-marine n'a pas été seulement une réponse au blocus des Alliés, elle a pour but la mise en tutelle économique des neutres dont le territoire est contigu aux „Centraux" : il s'agissait, par l'augmentation des frets résultant de la raréfaction des navires, d'empêcher les neutres, la Suisse en particulier, de s'affranchir du tribut qu'ils payent à l'industrie et à l'extraction allemande, et de conquérir leur indépendance économique. Supposons que la guerre sous-marine ne soit pas telle, et remarquons combien serait différente par rapport à l'Allemagne la situation du Conseil fédéral: à l'empire, demandant, exigeant des compensations, il lui serait loisible de répondre qu'il portera en Amérique ses commandes, et pour qui connaît la sympathie des Etats-Unis pour la Suisse, on devine quelles facilités elle eût trouvé outre-mer pour son ravitaillement, non seulement en céréales et en sucre, mais en houille, fer et acier. Cela, les puissances centrales le savaient aussi, et c'est justement ce qu'elles ne voulaient pas;

l'amirauté dirigea les torpillages de ses „U“ également contre les neutres, et l'on a pu appeler la menace en application depuis la note du 1er février une déclaration de guerre aux neutres.[1])

Les chapitres de M. Turmann laissent le lecteur au lendemain de la Note comminatoire de l'Allemagne à la Suisse (24 Juin 1916) et de la réponse des Alliés, faisant remarquer que si des usines de munitions travaillant pour les Alliés employaient de la houille allemande, d'autres travaillant pour l'Allemagne usaient d'huile de machine, de fils de cuivre pour les transmissions venant de chez eux. Il n'a d'ailleurs pas été difficile à l'Entente de fournir aux industriels boycottés non seulement l'acier, mais la houille nécessaire.

Or depuis que ces pages ont été écrites, la situation s'est rapidement modifiée, au détriment de la puissance économique de l'Allemagne, et il est urgent que la Suisse, qui renouvelle pour une courte période seulement ses accords économiques avec l'Allemagne, puisse faire face, le cas échéant, aux données nouvelles d'une situation qui est en train de se retourner. A voir combien se raréfient ces derniers mois les arrivages de fer et de charbon à la frontière, il était aisé de deviner la crise de production qui atteignait à son tour l'Allemagne, faute de main d'œuvre et de matériel roulant. Nous avons aujourd'hui des renseignements précis, qui filtrent malgré tout à travers les blancs de la censure, et ceux-ci établissent que ladite production est en baisse rapide, et que le fléchissement remonte déjà aux derniers mois de 1916. Ces chiffres intéressent le cœur même de la vie économique de l'Allemagne, puisqu'ils sont relatifs à la matière première de ces „munitions“, gage de la maîtrise à laquelle elle prétend sur les champs de bataille.

Si l'on prolonge, par extrapolation, la courbe de ce fléchissement, on voit que la chute menace d'être rapide pour les prochains mois, et comme l'Allemagne ne privera qu'à la dernière extrémité les fournisseurs de sa propre armée de matières premières, il est clair que les prohibitions de sortie atteindront les neutres en premier lieu. La Suisse sera donc parmi les premières atteintes, et elle fera bien de se préoccuper dès maintenant, de cette angoissante situation.

---

[1]) Voir le très perspicace et annonciateur article de William Martin: *La Suisse et le blocus (Semaine littéraire*, 10 février 1917).

Tels sont les graves problèmes que pose ce volume, problèmes d'ordre capital déjà pour les Alliés, mais problèmes vitaux pour l'économie nationale de la Suisse.

FRIBOURG PAUL GIRARDIN

□□□

ER SPRICHT:

Von WILLY BRETSCHER

Es gab wohl Tage, da ich fern Dir war
In meinem Wesen und Dein Bild mir ganz versunken —
Und leise, zarte Stimmen schüchtern schwiegen
Und überlärmt vom lauten Marktgetriebe.

Ich hielt mich stark und wähnte, Dich zu missen
Ein leichtes mir; ich war so satt und sicher;
Dann formte meine Hand beherrschte Zeilen
Und spielte leicht mit kalten, schönen Worten.

Da kam der Sturm und schüttelte die Äste
Der Seele mir mit unnennbaren Stärken —
Und schlug in Splitter all mein kluges Tüfteln —
Und ich war arm — und lieblos — und verlassen...

Aus meiner Nöte Tiefen stieg die Sehnsucht
Und pochte ungestüm ans blinde Fenster —
Und bettelte — und weinte, — schrie und schluchzte —
Und streckte leere Arme in die Weite.

Doch Du warst nicht da, und sie ging, zu suchen
Auf unwegsamen Pfaden Deine Spuren,
Und fand Dich, müd geweint und müd gelaufen,
Und ruhte still, ein Kind, in Deinem Schoße. —

Nun weiss ich es und spür 's in Deiner Nähe:
So fest gewurzelt ist in Dich mein Wesen,
Dass es zu lösen, mir den Tod bedeuten
Und mich in graue Nächte stürzen müsste.

So leb' ich heute nur durch Dich — in Dir —
Und weiss, Du darfst und kannst mich nie mehr lassen;
Denn Du bist ich, und ich bin Du, ein dunkel Rätsel,
Und hält uns fest in seinen stillen Banden.

□□□